



DISCOURS  
prononcé par  
M. DE LAMARTINE  
& l'inauguration  
du Collège Arménien de Paris  
pendant la Distribution des Prix:  
le 84 Septembre 1848

Vénérables professeurs! Jeunes élèves!

Je n'ai point d'autre titre à ce que mon nom soit prononcé dans cette enceinte et à l'honneur auquel vous avez bien voulu m'appeler, que la qualité que vous rappeliez tout à l'heure de voyageur en Orient et de voyageur qui en est revenu pénétré, non seulement de magnificence de vos contrées et de votre histoire, mais aussi des marques de bonté et de sympathie dont il n'a cessé d'être comblé par vos frères de l'autre côté de la Méditerranée. Je vous remercie profondément de m'avoir forcé, comme vous le disiez tout à l'heure, à quitter les soucis graves de la politique dans lesquels la France est en ce moment plongée, non par un étroit et vide égoïsme, mais par la pensée de creuser plus profondément le sillon des autres nations et de tout le genre humain, si Dieu lui a réservé cet honneur!

C'est en effet le plus doux repos, le plus grand rafraîchissement de la pensée d'un homme politique, si vous me permettez cette expression, que de retrouver au milieu de Paris, après quinze ans d'absence, un coin de cet Orient auquel mon imagination et mon cœur sont restés si justement attachés. Je vous renouvelle mes remerciements pour m'avoir présenté cette oasis au milieu de la tempête politique à laquelle nous assistons de nos jours.

J'ai déjà eu le bonheur une fois, dans une autre contrée, de visiter avec le même intérêt, avec le même recueillement et la même espérance, une colonie d'Arméniens; dans cette île de Saint-Lazare, près de Venise, dont lord Byron, le grand poète anglais, m'avait pour ainsi dire montré le chemin, et où il avait si souvent lui-même recueilli et éclairé sa belle imagination, aux lumières de votre littérature. Cette île, aujourd'hui, assiste comme nous à une régénération politique, à la régénération de cette nationalité vénitienne un instant, trop longtemps comprimée et ensevelie, mais dont les palpitations courageuses annoncent assez qu'elle veut et qu'elle doit reprendre sa place sur la terre des nations vivantes. La République Française ne sera pas moins hospitalière que ne l'a été Venise pour cette colonie arménienne. La République Française a conservé à votre égard les sympathies de cette France monarchique dont vous parliez tout à l'heure, de cette France qui a offert une honorable hospitalité et même la sépulture au dernier descendant de vos rois.

La République a changé la forme de la France, elle n'en a pas altéré le cœur; elle n'en changera jamais les sentiments à l'égard de ces nations orientales vers lesquelles, dès les premiers jours de sa naissance, dans les journées de février, elle a, à l'instant même, dirigé ses yeux. J'avais l'honneur alors de diriger les destinées extérieures de mon pays, et vous vous rappelez qu'au milieu même de la confusion de cette grande époque, j'ai tourné les regards du gouvernement et du peuple français vers cet Orient de qui nous sommes fiers et heureux de descendre, et auquel nous serons toujours heureux et fiers de rendre l'hospitalité que nous lui avons due jadis, en lui renvoyant quelques reflets de cette civilisation dont il a fait briller les premiers rayons sur le monde occidental.

Vous faisiez tout à l'heure allusion au gouvernement de votre

jeune souverain. J'ai eu l'honneur d'écrire de cette main les instructions que la République française donnait à son agent près de la Porte Ottomane. Ces instructions, pleines de ce respect mutuel que les grandes nations se doivent, pleines aussi de cette bienveillance et de cette sollicitude permanente que les peuples qui ont déjà conquis leur émancipation, leur liberté, leur droit d'exister et de briller dans le monde doivent aux germes naissants d'autres nationalités; ces instructions parlaient de l'Arménie! Elles recommandaient, bien inutilement, je le sais, car je connais le cœur du sultan Abdul-Medjid et de son gouvernement, mais enfin elles recommandaient à sa bienveillance ces nationalités éparses, dispersées sur toute la surface de son vaste empire, ne lui demandant d'autre indépendance que l'indépendance intellectuelle, que ce développement complet auquel tous les enfants de la terre ont droit, sous la suzeraineté des puissances protectrices. J'ai la certitude, et je sais que vous l'avez comme moi, que la Providence avait d'avance exaucé ce vœu de nos cœurs. L'âge d'Abdul-Medjid est l'âge de la générosité et de l'espérance; il a montré déjà, et, je n'en doute pas, il montrera de jour en jour davantage, des sentiments conformes à la haute situation, à la situation culminante que la Providence lui a donnée, et qui peut être si utile à ces nombreux germes de population qui ne demandent qu'à grandir, à prospérer, à s'éclairer sous ses sages lois.

Telle est, Messieurs, la situation que la République française a voulu prendre vis-à-vis des nations orientales. Car il est de son intérêt, il est de l'intérêt de l'humanité entière, il est de l'intérêt divin, puisque la grandeur de l'homme est une des missions de sa nature; il est, dis-je, de l'intérêt humain, il est de l'intérêt divin que tous ces germes de nationalité orientale dont vous êtes l'un des plus vivants rameaux se développent de plus en plus par une liberté féconde sur le coin de terre que Dieu leur avait assigné.

La République française et le continent tout entier envisagent ainsi cette grande question de la régénération orientale. Oui, l'Orient est appelé à se régénérer; ses différentes nationalités, longtemps opprimées, non pas, comme on l'a dit, par des souverains aveugles, mais par l'ignorance, par la brutalité même des époques antérieures, sont appelées à des destinées nouvelles. Elles sont destinées à cette émancipation dont nous parlions tout à l'heure, industrielle, commerciale, intellectuelle, religieuse surtout, car la partie invulnérable du cœur humain, celle à laquelle il n'est jamais permis de toucher sans que le pouvoir ne devienne une tyrannie, c'est la conscience! Ce développement, il est, je le répète, dans l'intérêt, dans le droit, dans le devoir non seulement de la République française, mais aussi du grand souverain auquel vous avez l'honneur d'appartenir. Et c'est ainsi qu'il le comprend lui-même. Cette émancipation pouvait et peut encore se faire de deux manières, ou malgré la résistance des gouvernements, ou avec le concours, avec l'aide, avec l'intelligence de ces gouvernements eux-mêmes qui doivent développer, agrandir dans ces nationalités longtemps opprimées les éléments de force collective qui doivent un jour ajouter à leur propre pouvoir, à leur propre indépendance.

Eh bien! dans cet esprit, dans cette voie, je puis l'affirmer pour moi comme pour tous mes successeurs au pouvoir en France, la République française est décidée à appuyer de toute son énergie l'administration éclairée, civilisatrice du sultan dont vous venez de saluer le représentant parmi vous. L'un des plus puissants moyens de cette action civilisatrice, vous le pratiquez vous-même en ce moment; c'est de répandre sur tout l'Orient, à Venise, ici, partout, car aucun pays ne vous refusera l'hospitalité de la science et de la civilisations, ces jeunes colonies dont vous nous offrez en cet instant le touchant spectacle; c'est d'emprunter l'instruction et les lumières de fous les peuples plus avancés que vous par un

côté, tandis que vous les précédez d'un autre, une civilisation plus ancienne ayant déjà, pour ainsi dire, blanchi les cheveux de votre nationalité; c'est enfin de vous approprier tous les éléments de science, de civilisation et de moralité que le monde peut vous offrir. Vous y parviendrez par l'étude de ces langues qui sont comme un contact, un actif moyen d'échange entre les différents peuples.

Jamais, à aucune époque, l'étude réciproque de votre belle langue arménienne pour les Français, de la langue française pour les Arméniens, ne fut aussi utile, je dirai même aussi indispensable qu'aujourd'hui; car, étudiez tout ce qui se passe depuis cinquante ans dans le monde, ce qui se passe en Occident, ce qui se passe en Orient, y eut-il jamais, je vous le demande, une plus grande masse d'idées utiles à échanger entre les hommes? y eut-il, jamais dans l'humanité la présence plus visible de ce principe-initiateur qui semble faire éclore pour le genre humain des idées nouvelles, comme des saisons plus fécondes font colorer des végétations plus riches et plus touffues? Non, jamais, à aucune époque, le besoin d'échange entre les idées, entre les inspirations, entre les innovations, entre les découvertes philosophiques, entre les découvertes matérielles, mécaniques, industrielles ne fut plus évident, plus commandé, plus indispensable qu'à l'époque où nous nous trouvons! Le contact des langues, ce rapprochement qui, en les usant l'une contre l'autre, finit jusqu'à un certain point par les confondre, est aujourd'hui du plus haut intérêt pour l'humanité. Les langues ont été des moyens de communication entre certains groupes d'hommes; mais cette diversité d'idiomes, qui a d'abord constitué leurs différentes nationalités; n'est-elle pas devenue plus tard une barrière entre les idées, et l'effort des hommes qui veulent que les idées se répandent, se multiplient et grandissent en recevant dans le réservoir commun de l'esprit humain tout ce

que la Providence permet à l'esprit humain d'y répandre, l'effort de ces hommes et l'intérêt du monde n'est-il pas d'effacer aujourd'hui peu à peu toutes ces langues diverses et d'arriver à une langue unique qui représente l'unité de la race humaine?

Soyez convaincus, je vous prie, qu'au-dessus de ces différences de nationalité dont vous parliez tout à l'heure, et que vous recommandiez à vos élèves de garder précieusement dans leur cœur comme le sceau baptismal, -comme le signe spécial de votre famille particulière dans la grande famille humaine, soyez convaincus qu'il existe une famille plus large, plus générale, plus sainte que ces différentes familles dénommées du nom particulier de chacune des nations; c'est la grande et universelle famille humaine qui ne connaît ni frontière, ni limite, ni différence d'idiomes, mais qui participe pour ainsi dire de la grande limite de l'humanité elle-même quand elle s'élève, par la contemplation de Dieu et de sa destinée commune, jusqu'à l'unité du genre humain tout entier! Oui, au-dessus de ces différences de nationalité que vous honorez en nous et que nous honorons, en vous, que nous voyons avec bonheur se constituer et grandir de jour en jour davantage aux rayons de cette civilisation que vous leur communiquez, il y a une nationalité générale qui pénètre toutes les nationalités particulières, qui les efface dans l'intelligence pour les effacer plus tard dans le cœur de l'homme, il y a, Messieurs, la grande nationalité de la civilisation!